

Jean-Louis Rinaldini

---

*La passion de l'analyste*

---

**J**e voudrais simplement aborder quelques questions et considérations générales concernant notre travail de cette année.

Résumons d'abord les thèses de Freud concernant la pulsion de mort.

On sait que pour Freud, dans le cadre de la dernière théorie des pulsions, la pulsion de mort va désigner tout d'abord une catégorie fondamentale de pulsions qui s'opposent aux pulsions de vie et qui tendent à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire à ramener l'être vivant à l'état anorganique.

Tournées d'abord vers l'intérieur et tendant à l'autodestruction, les pulsions de mort seraient secondairement dirigées vers l'extérieur, se manifestant alors sous la forme de la pulsion d'agression ou de destruction.

La pulsion de mort au sens freudien représente donc la tendance fondamentale de tout être vivant à retourner à l'état anorganique.

En outre, dans le développement libidinal de l'individu, Freud décrit le jeu combiné de la pulsion de vie et de la pulsion de mort aussi bien dans sa forme sadique, que dans sa forme masochiste.

Dans cette mesure dit-il, « Si nous admettons que l'être vivant est venu après le non-vivant et a surgi de lui, la pulsion de mort concorde bien avec la formule [ ... ] selon laquelle une pulsion tend au retour à un état antérieur ». Dans cette perspective « tout être vivant meurt nécessairement par des causes internes ». Dans les êtres pluricellulaires, « ... la libido rencontre la pulsion de mort ou de destruction qui domine chez eux, et qui tend à désintégrer cet organisme cellulaire et à conduire chaque organisme élémentaire (chaque cellule) à l'état de stabilité anorganique [ ... ]. Elle a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice

et elle s'en débarrasse en la dérivant en grande partie vers l'extérieur, en la dirigeant contre les objets du monde extérieur, bientôt avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature. Cette pulsion s'appelle alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important à jouer. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie ne suit pas ce déplacement vers l'extérieur ; elle demeure dans l'organisme où elle est liée libidinalement. C'est en elle que nous devons reconnaître le masochisme originaire, érogène ».

Ce qu'il est intéressant de pointer c'est que pour Freud les pulsions de mort s'inscrivent dans un **dualisme** où elles s'opposent aux pulsions de vie (ou Éros) qui vont désormais subsumer l'ensemble des pulsions qu'il avait précédemment distinguées. Les pulsions de mort apparaissent donc, dans la conceptualisation freudienne, comme un type tout à fait nouveau de pulsions, qui ne trouvait pas sa place dans les classifications précédentes (le sadisme et le masochisme par exemple se voyaient expliqués par un jeu complexe de pulsions à visée toute positive) ; mais en même temps, Freud y voit, les pulsions par excellence dans la mesure où, en elles, le caractère répétitif de la pulsion se réalise éminemment.

Pourquoi, la notion de pulsion de mort, introduite par Freud et constamment réaffirmée par lui jusqu'à la fin de son œuvre, n'a pas réussi à s'imposer aux disciples et à la postérité au même titre que la plupart de ses apports conceptuels ? Pourquoi reste-t-elle une des notions les plus controversées ?

Pour en saisir le sens il est sans doute nécessaire de la rapporter à l'évolution de la pensée freudienne, et de déceler à **quelle nécessité structurale** répond son introduction dans le cadre d'un remaniement plus général (tournant des années 20).

Freud souligne lui-même que la pulsion de mort est fondée avant tout sur des considérations spéculatives et qu'elle s'est progressivement comme imposée à lui.

Il nous dit : « Au début j'ai présenté ces conceptions dans la seule intention de voir où elles menaient, mais, dans le cours des années, elles ont acquis une telle emprise sur moi que je ne puis plus penser autrement ». Il semble que ce soit surtout la valeur théorique de la notion et son accord avec une certaine conception de la pulsion qui aient rendu Freud si soucieux de soutenir la thèse de la pulsion de mort, ceci malgré les résistances qu'elle rencontrait dans le milieu psychanalytique et malgré la difficulté qu'il y a à la fonder dans l'expérience concrète. Parce que par ailleurs Freud avance que sur un plan empirique la distinction classique entre les pulsions du moi et les pulsions d'objet gardait sa valeur ; c'est seulement « ... la spéculation théorique [qui] nous fait soupçonner l'existence de deux pulsions fondamentales [ Eros et pulsion de destruction ] qui se cachent derrière les pulsions manifestes, pulsions du moi et pulsions d'objet ».

On voit que si Freud persiste et signe si j'ose dire, s'il maintient et affirme jusqu'à la fin la pulsion de mort, ce n'est pas parce que la théorie des névroses l'exigerait mais bien parce qu'elle est le produit d'une exigence, comme il le souligne, spéculative, **que Freud tient pour fondamentale**, et parce qu'elle lui est suggérée par des faits bien précis qui prennent à ses yeux une importance croissante dans la clinique et dans la cure :

« Si l'on embrasse dans son ensemble le tableau que composent les manifestations du masochisme immanent de tant de personnes, la réaction thérapeutique négative et le sentiment de culpabilité des névrosés, on ne pourra plus s'accrocher à la croyance que le fonctionnement psychique est exclusivement dominé par la tendance au plaisir. Ces phénomènes indiquent d'une façon qu'on ne peut méconnaître la présence dans la vie psychique d'une puissance que nous nommons selon ses buts pulsion d'agression ou de destruction et que nous faisons dériver de la pulsion de mort originaire de la matière animée ».

L'action de la pulsion de mort se laisserait même entrevoir à l'état pur quand elle tend à se désunir d'avec la pulsion de vie, par exemple dans le cas du mélancolique dont le surmoi apparaît comme « ... une culture de la pulsion de mort ».

On peut trouver plusieurs raisons à la résistance développée face à cette théorie de la pulsion de mort.

D'une part et c'est ce que j'ai commencé à souligner, on aperçoit que cette théorie de la pulsion de mort ne recouvre pas exactement ce que Freud nous a invité à désigner sous le terme de pulsion, décrit et montré depuis 1905 dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*. Cette théorie des pulsions se situe sur un autre plan que ses théories précédentes. Elle est une vision à proprement parlé structurale, au sens où ce qu'il cherche à dégager sous le terme de pulsion de mort, c'est ce qu'il y a de plus fondamental dans la notion de pulsion, le retour à un état antérieur. Ce qui est désigné par la pulsion de mort c'est au fond ce qui est au principe de toute pulsion.

D'ailleurs, dans le séminaire VII sur lequel j'anticipe, n'est-ce pas ce sur quoi Lacan insiste quand il nous indique que « [...] la pulsion n'est pas réductible [...] au sens de l'énergétique. Elle comporte une dimension historique, dont il s'agit pour nous d'apercevoir la véritable portée. Cette dimension se marque à l'insistance avec laquelle elle se présente, en tant qu'elle se rapporte à quelque chose de mémorable parce que mémorisé. La remémoration, l'historisation, est coextensive au fonctionnement de la pulsion dans ce qu'on appelle le psychisme humain. C'est aussi là que s'enregistre, qu'entre dans le registre de l'expérience, la destruction ».<sup>1</sup>

D'autre part, et pour continuer dans cette voie, il faut sans doute aller plus loin et considérer la difficulté voire l'impossibilité pour certains analystes d'approcher la question des pulsions en terme de liaison et de déliaison pulsionnelle, de nouage. Et n'est-ce pas d'une certaine manière ce que nous-même nous formulons dans l'intitulé de notre travail de cette année en nous centrant sur l'unique pulsion de mort. Envisager la question sous l'angle de la liaison et de la déliaison pulsionnelle c'est d'une certaine façon s'autoriser en tant qu'analystes à s'interroger (efficacement) sur l'articulation du symptôme social à la problématique singulière du sujet, car faute de considérer

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986, p.248

ce qui dans le discours, dans les replis mêmes du dit de l'analysant est marqué de l'Histoire et de ses effets, les psychanalystes ont développé une remarquable surdité sélective quant à cette dimension qui peut entrer en composition dans ce qui se constitue comme trauma. Car il faut se rendre à l'évidence, le refus d'envisager la pulsion de mort sert d'alibi à tous ceux qui considèrent l'articulation de la psychanalyse à la politique comme un piège mortel pour la théorie que nous a transmise Freud. Je considère pour ma part que cette errance tend à dénier ce qui fait lien dans l'inconscient.

Ce qui fait lien bien sûr, c'est l'ordre symbolique tel que la langue et la parole l'énoncent : il est de l'Autre. C'est aussi ce qui permet aux pulsions de vie de s'intriquer à la pulsion de mort. Il me semble que celle-ci ne peut justement être entendue que dans une opération d'intrication sans laquelle elle serait confondue avec la destruction.

Que la pulsion de mort ait suscité une bataille dans le milieu analytique... certains allant jusqu'à considérer ce frayage théorique freudien comme une fable, ne sera donc pas pour nous étonner. N'est-ce pas parce qu'ils n'entendent pas je le répète, les notions de lien et de déliaison pulsionnelle, qu'ils se trouvent réduits à considérer la pulsion de mort comme une pure illusion ? Dès lors, il ne sera pas étonnant de constater que ceux qui méconnaissent ce processus sont les mêmes qui tentent de placer le politique hors du champ de la théorie freudienne.

Autrement dit, interroger le politique ne revient-il pas à considérer ce qui, dans le social d'une part, et chez le sujet d'autre part, est à l'œuvre en termes de lien ?

On se rappelle que Lacan a voulu mettre ses Ecrits à l'enseigne du combat des lumières. Pourquoi ? sinon que finalement l'analyse présente une analogie avec ce qu'il convient d'appeler la démarche éclairée, à savoir, derrière le combat, pointer les hommes qui assujettissent, rencontrer les monstres qu'on choisit de servir et préférer son rien d'être à leur jouissance. C'est cela la portée politique de l'expérience analytique. Ou disons le autrement, l'éthique de cette expérience est une politique.

Je voudrais juste reprendre ce que j'avais esquissé l'an dernier.

Je rappelais que l'expérience analytique doit conduire à l'opposé de la constitution d'un sa-

voir, qui à la fois entretiendrait le corps de l'Autre, et pourrait se faire phallus pour parer à son manque. A l'opposé de la constitution d'un savoir cela veut dire que l'expérience analytique doit être conduite vers le constat (si l'on peut appeler constat un vécu qui ne s'accompagne pas d'une prise de conscience) qu'il n'y avait pas chez l'analyste de savoir pour donner corps à l'Autre, voire que, comme supplément au manque de ce corps, on n'est rien, d'autant moins un savoir. Et la liquidation du transfert tient à l'expérience qu'il y a déjà inéluctablement méprise dans la structure même, puisque la division dans le langage produit la place de la vérité de telle sorte qu'elle est supposée être un savoir et ainsi imaginée. Et cette inévitable imagination est cela même qui constitue le corps dont on sert la jouissance.

La fin perverse d'une analyse c'est effectivement qu'on peut savoir ce qui nous détermine, qu'on peut savoir sa vérité. Or il n'y a pas de savoir de la vérité, ce qu'on appelle vérité est la place fuyante de la chaîne indéfinie à laquelle est renvoyée la signification de ce qui se dit.

Avec cette question de l'Autre et de la jouissance, on pressent en quoi la psychanalyse est politique.

Plus il y a d'Autre - voire, au pluriel, d'Autres -, plus il y a de chances d'en produire la jouissance. Si la psychanalyse a une charge c'est celle d'être une pratique qui permette l'expérience effective de l'inexistence des Autres que nous servons dans la cité. Sinon on est dans la pastorale analytique qu'évoque Lacan. La psychanalyse a à s'en prendre, sans discrimination, à la multiplicité des corps dont un sujet peut servir la jouissance dans la vie dite sociale.

Cela répond d'une certaine façon par avance à cette question que je voulais poser maintenant, pourquoi avoir choisi cette année, pour aborder cette question de la pulsion de mort, de mettre en relation ces deux textes que sont, d'un côté bien sûr *Au-delà du principe de plaisir* le texte princeps de Freud et de l'autre le *Séminaire VII* de Lacan l'*Ethique de la Psychanalyse* ? Après tout, la question de la pulsion de mort est abordée par Lacan dans plusieurs écrits et si nous avons jeté notre dévolu sur ce séminaire c'est que dans ce texte, la relecture que nous propose Lacan des concepts freudiens nous semble riche de réflexions et d'interrogations concernant tant notre pratique aujourd'hui que ce que nous propose le social.

En effet Lacan et cela dans le droit fil de Freud, nous convie à tirer la notion de pulsion du côté de l'ontologique c'est-à-dire de ne pas rester uniquement sur le versant psychologique « c'est une notion ontologique absolument foncière, qui répond à une crise de la conscience que nous ne sommes pas forcés de pleinement repérer, parce que nous la vivons »<sup>1</sup>.

C'est ainsi qu'il va nous conduire à lier le principe de plaisir d'une part à la Chose, Das ding, à savoir ce qui du réel pâtit du signifiant, cette Chose qui est foncièrement voilée, et c'est parce qu'elle est foncièrement voilée que nous sommes en rapport avec elle dans un mode qui nous oblige à la cerner, à la contourner pour la concevoir, elle se présente toujours comme unité voilée, et d'autre part à la sublimation dont il nous propose une formule générale comme étant « ce qui élève un objet à la dignité de la Chose »<sup>2</sup>, « puisque ce que demande l'homme, ce qu'il ne peut faire que demander, c'est d'être privé de quelque chose de réel »<sup>3</sup> ; deux concepts auxquels sont consacrés pas moins d'une centaine de pages dans l'édition du Seuil. Le principe de plaisir et son au-delà, est ainsi tiré du côté du signifiant au sens où la fonction du principe de plaisir est de porter le sujet de signifiant en signifiant en mettant autant de signifiants qu'il est nécessaire pour maintenir au plus bas le niveau de tension qui règle tout le fonctionnement de l'appareil psychique. En effet nous dit Lacan, le premier rapport qui se constitue chez le sujet dans le système psychique, lequel est lui-même soumis à l'homéostasie, ce qui est la loi du principe de plaisir, ce premier rapport flocule, cristallise en éléments signifiants. L'organisation signifiante domine l'appareil psychique. Et la « ... pulsion de mort est à situer dans le domaine historique, pour autant qu'elle s'articule à un niveau qui n'est définissable qu'en fonction de la chaîne signifiante »<sup>4</sup>. Ou encore : « Si tout ce qui est immanent ou implicite dans la chaîne des événements naturels peut être considéré comme

soumis à une pulsion dite de mort, ce n'est que pour autant qu'il y a la chaîne signifiante. [...] cette dimension est introduite dès lors qu'est isolable la chaîne historique, et que l'histoire se présente comme quelque chose de mémorable et de mémorisé au sens freudien, quelque chose qui est enregistré dans la chaîne signifiante et suspendu à son existence ».

Ce qui est trouvé est cherché mais cherché dans les voies du signifiant, car l'objet n'a pas été réellement perdu, mais il est par nature un objet retrouvé. Qu'il ait été perdu en est la conséquence mais après coup.

Cela nous conduit également à la question de la jouissance.

La première formulation du principe de plaisir comme principe de déplaisir, nous dit Lacan, ou de moindre-pâtir, comporte bien sûr un au-delà, qui est fait pour nous tenir en-deçà. Son usage du bien se résume qu'il nous tient éloignés de notre jouissance. « Quel est celui qui, au nom du plaisir, ne mollit pas dès le premier pas un peu sérieux vers sa jouissance ? »<sup>5</sup>. La jouissance est un mal parce qu'elle comporte le mal du prochain comme l'apporte Freud dans *Malaise dans la civilisation*. Cela a un nom, c'est justement l'au-delà du principe de plaisir.

Vous reconnaîtrez là un certain nombre de thèmes dont les titres des interventions de cette année nous laissent à penser qu'ils seront mis en perspective.

Ainsi il sera question entre autres cette année d'essayer de préciser quelles modifications le discours de la science et celui de l'économie capitaliste qui y est étroitement lié entraînent concernant la pulsion de mort. Les notes finales de Freud par exemple, dans *Malaise dans la civilisation* pour la deuxième édition laissent entendre son inquiétude à cet égard et que pouvons-nous articuler du fonctionnement de la pulsion de mort dans un réel dévastateur comme celui de notre social ? Ce sera ce que nous proposera Jean-Pierre Lebrun.

Lacan propose un certain écart avec ce qu'avance Freud quant à la pulsion de mort en soulignant que le retour à l'inanimé n'est pas la mort. Jean-Pierre Benard essaiera de montrer que sous cette expression de retour à l'inanimé se cache l'horreur de l'anima, soit l'horreur de la division subjective. La jouissance se caractériserait alors comme cet effet qui effacerait cette

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1986, p.152

<sup>2</sup> *Ibid.* p. 133

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 179

<sup>4</sup> *Ibid.* p. 250

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 218

division et dont le chemin mène néanmoins du plaisir à l'au-delà.

Elisabeth Godart envisagera d'établir un rapport entre la seconde mort telle que Lacan en parle dans l'Éthique de la psychanalyse à propos de Sade et d'Antigone, et la situation de ceux qui dans les camps de concentration, ceux qu'on appelait les Musulmans, étaient là vivants et déjà morts.

J'essaierai pour ma part d'envisager la pulsion de mort comme « un amour », comme cet amour de disparaître qui résulte de la rencontre première que le sujet fait lorsqu'il se heurte au langage. Parce que la langue maternelle assigne une place au sujet qui, s'il s'y conforme par amour, fait disparaître sa particularité. C'est-à-dire que le désir qui donne vie au sujet est aussi celui qui nie son existence. La pulsion de mort peut être ainsi vue comme le premier rendez-vous que l'amour nous assigne lorsque nous naissons et que seul le symptôme ou l'acte créatif nous permettent de surseoir à ce que cette rencontre a de mortel. Dans cette perspective j'essaierai d'aborder la question de la fiction au sens le plus large à savoir dans ce qu'elle partage avec le mythe mais également dans sa dimension subjective c'est-à-dire là où elle se manifeste dans la cure mais aussi dans la théorie analytique et de cerner comment la pulsion de mort s'y déploie justement en rapport avec l'amour et la jouissance.

Il ne faudrait pas passer sous silence, et je voudrais terminer par là, cette mise en perspective introductive du travail de cette année, les nombreux passages que Lacan consacre à la sublimation, notamment en relation avec l'amour courtois.

Je voudrais en dire deux mots car la sublimation est en rapport avec la question du beau, de l'esthétique, mais également de l'éthique.

Cette question me semble importante dans la mesure où très souvent la fin de l'analyse et la sublimation ou mieux la capacité de sublimer, ont été rapprochées. Or la fin d'une analyse qui est une opération portée sur le fantasme est un moment éthique et la sublimation concerne l'un des destins de la pulsion examiné quant à son but, et dans une certaine mesure quant à son objet.

Disons que celui qui souffre d'un symptôme vient en analyse pour s'en débarrasser, et la lecture littérale de ce symptôme libère un vide où le fantasme peut se construire. Au moment du dénouement d'une analyse, l'analysant re-

connaît sa place divisée dans ce que comporte de contradictoire ce fantasme. On peut dire que cet instant est éthique parce qu'il exige qu'une contradiction soit soutenue, parce qu'elle ne saurait l'être que grâce au passage, sinon à la fonction de l'analyste. Il a été tentant parfois de rapprocher l'analyste « qui ne recule pas devant les conséquences de son acte » comme on dit, de le rapprocher de l'œuvre du poète ou du peintre, retranchés de tout lorsque la fièvre de la création, les prend.

Il serait bien sûr agréable à l'analyste d'imaginer, ou de pouvoir montrer que son acte est, de quelque façon, dans le même registre que celui de l'artiste. Comme il ne sait pas s'il fait partie de la communauté scientifique ou d'un nouvel avatar du mysticisme, s'il lui était possible de se comparer au peintre ou au poète, il trouverait ainsi une solution honorable à cette question. Toutefois, même si elle n'est pas sans rapport avec l'œuvre d'art, la fin de l'analyse n'est pas une œuvre d'art, ou alors, il s'agit d'une œuvre qui s'autodétruit au moment même où elle s'achève.

Il est vrai que l'Éthique et l'esthétique mettent également en jeu, un renoncement, une perte de jouissance. Cependant, la première ne garde pas d'espoir alors que la seconde récupère ce qui a été perdu et cela, grâce à l'œuvre. Bien sûr, l'œuvre d'art est distante elle entérine la séparation, mais cependant, elle est l'occasion d'un plaisir, qui a la particularité de se constituer autour du manque, de la privation que la création même de l'œuvre implique.

On peut faire l'hypothèse que l'analyste en fait plus que l'artiste du côté du détachement et du désêtre mais qu'il en fait beaucoup moins du côté du résultat qu'il peut présenter, du côté du produit, ou de l'effet de son acte : même s'il ne compte pas pour rien dans les réalisations que son analysant est à même d'effectuer, il ne saurait prétendre les signer. C'est-à-dire que dans le même temps où le patient fait son analyse grâce à lui, l'analyste est aboli par l'opération qu'il permet. Sans doute est-ce pourquoi l'éthique de l'analyste, lorsqu'il arrive qu'elle soit effectivement mise en acte, impose un renoncement. Bien sûr à la fin de l'histoire l'analyste a la vie sauve mais il n'en disparaît pas moins dans son acte, puisque son nom qui est le bien sans doute aussi précieux que la vie, ne survit pas à ce qu'il fait.

L'esthétique est ainsi du côté de la pulsion, de la jouissance, alors que l'éthique se confronte à l'impossible d'un désir qui a renoncé à cette

jouissance. Ainsi, la fin de l'analyse et la sublimation, même s'il est possible de montrer le nœud qui les unit, restent disjointes sur l'essen-

tiel. Leur conjonction parfaite reste sans doute un rêve. Quant à l'artiste, on dira qu'il n'en a cure...